

Le jugement d'existence, point de départ de la métaphysique

I. L'élan foncier de l'intelligence

Nous devons essayer de retrouver l'élan initial de l'intelligence. Le dynamisme foncier de celle-ci est de nous mettre en présence de ce qui existe. Certes, l'intelligence **conçoit** des idées, mais son activité ne se termine pas à une telle production. Au-delà de son concept qu'elle suscite, elle atteint la réalité existentielle dans son être propre, c'est-à-dire dans son **être autre**, au-delà de la représentation que mon intelligence s'en fait. Cet acte est fort simple car spontané, immédiat, quasi instinctif pour l'intelligence, mais dans la mesure où il est un acte éminemment spirituel, son analyse en est fort complexe ; les mots risquent toujours de tronquer ce que nous en saisissons.

L'acte le plus simple de l'intelligence, son premier réflexe, si l'on peut dire, est cet acte par lequel je reconnais que telle ou telle réalité existe, et que cette réalité existe par elle-même indépendamment du fait que je la reconnaisse. Je reconnais cette réalité dans son existence propre, dans son originalité unique. Toutes les réalités qui existent, du fait même qu'elles existent, ont quelque chose d'unique, et sont donc capables, à ce titre, de retenir mon attention. Chacune étant unique peut m'enrichir d'une façon ou d'une autre. La réalité existentielle ouvre à mon intelligence tournée vers l'extérieur, en quête de découverte, un champ illimité. La réalité en elle-même est singulière, tandis que l'universel, en lui-même, n'a pas d'existence concrète. L'universel n'existe qu'à l'intérieur de l'acte immanent de l'intelligence qui le suscite. Les idées ou les concepts comme tels n'existent que dans ma conscience. Mon intelligence, dans son dynamisme propre, est tout entière tendue vers le réel dans son mode propre d'exister, et ce même dynamisme la pousse à saisir ce réel dans toute sa richesse, sa profondeur.

Ceci nous amène à comprendre pourquoi le **jugement d'existence** est l'acte le plus fondamental de ma vie intellectuelle. La plupart des philosophies dominantes ne prennent plus en compte un tel acte de l'intelligence. Déjà pour Occam, ce n'est plus « ceci est » qui exprime le jugement d'existence, mais le « il y a quelque chose » (*datur*). La différence ici n'est pas simplement de l'ordre du langage : elle est bien plus significative. Dans l'expression « il y a quelque chose », je veux signifier la simple constatation d'un donné : mon intelligence se contente d'enregistrer un fait brut. Ce dont je me rends compte, c'est que mon intelligence, dans l'acte fondamental par lequel elle connaît ce qui existe, saisit immédiatement cette réalité dans ce qu'elle est, dans ce qui la détermine, dans son identité existentielle. En disant « il y a quelque chose », j'exprime le fait que mon intelligence, spontanément est incapable de saisir ce qui existe dans sa détermination propre : ce qui existe est là, devant moi, mais me reste étranger, insaisissable, opaque, inintelligible.

C'est **une chose en soi**, dira Kant, un donné de ma sensibilité, et qui reste pour mon intelligence avide de compréhension, un pur indéterminé, un X, vide de sens pour mon intelligence humaine, sinon vide de sens de façon absolue. Par contre, en exprimant le jugement d'existence par « ceci est », j'indique que dans son contact originaire avec ce qui

existe, mon intelligence a immédiatement prise sur la réalité et que, par son dynamisme propre, elle est capable de découvrir le statut ontologique de chaque existant.

Dans la perspective occamienne et kantienne, l'intelligence demeure incapable de découvrir ce que sont les choses ; elle n'a plus alors qu'une seule issue : construire un système de représentations grâce auquel elle leur conférera un certain sens, sens non pas originaire, immanent aux choses, mais attribué, institué de l'extérieur par la puissance de la pensée. L'objet primitif qui intéresse le philosophe n'est plus vraiment **ce qui existe** (il reste insaisissable), mais c'est davantage l'acte par lequel l'intelligence construit ses diverses représentations des choses. Ceci permet de comprendre pourquoi, pour Kant, par exemple, l'attitude réflexive ou critique caractérise en propre la pensée philosophique.

L'attitude de l'artisan est d'emblée plus réaliste (naïve diront certains), car il sait que le matériau qu'il se propose de travailler a sa propre structure, qu'il a ses lois et déterminations propres (qui conditionneront son mode de travail), et qu'il serait illusoire de ne pas en tenir compte dans les diverses modifications qu'il veut lui faire subir. Aucun matériau n'est totalement inerte, manipulable ou transformable de façon arbitraire. Dans l'ordre pratique et technique, nous sommes tous réalistes ! On peut imaginer un cuisinier utiliser tel ou tel ingrédient de façon arbitraire sans respecter quelque proportion que ce soit : je doute du résultat ! Cette exigence salutaire de réalisme, pourquoi ne pas s'y conformer dans l'ordre de la pensée ?

Prenons une expérience simple : celle du réveil matinal. Immédiatement, vous faites le discernement entre votre situation réelle, et celle que vous aviez imaginée dans votre rêve. Quel soulagement, du reste, s'il s'agissait d'un cauchemar ! Spontanément donc, nous faisons la discrimination entre ce qui existe et ce qui n'était que le contenu d'une représentation, d'une construction de notre esprit lié à l'imagination. C'est par l'intermédiaire d'un simple jugement d'existence que mon intelligence me permet d'opérer un tel discernement. La conscience spontanée qui accompagne un tel acte est grande, car il est l'acte fondamental de l'intelligence. Ramener sans cesse nos pensées, nos jugements à un tel acte est le meilleur garant pour nous prémunir des préjugés et des idéologies.

Être philosophe, au sens réaliste, c'est apprendre à mieux connaître la réalité en elle-même, c'est apprendre à vivre de façon plus lucide, et donc de façon plus responsable. Philosophier, c'est augmenter (et le chemin est illimité) notre capacité d'écoute et d'attention à l'égard des choses. On peut très bien être éveillé, au sens biologique du terme, sans être vraiment capable de vivre en homme réaliste et éviter ainsi tous les pièges des conformismes et des propagandes. L'homme réaliste est un homme de décision : mais encore faut-il savoir ce qu'il faut décider, en vue de quoi il convient d'orienter son action.

Seule une philosophie réaliste peut nous éclairer sur un tel problème. Le philosophe réaliste, c'est celui qui revient sans cesse à l'expérience et donc au jugement d'existence. Or, il n'y a d'expérience, au sens philosophique, que grâce à l'alliance entre l'intelligence et mes sens – et d'une façon fondamentale, le sens du toucher. Nous disons bien « alliance » car dans cet acte originaire par lequel l'homme connaît ce qui est, l'intelligence et les sens n'opèrent pas indépendamment, et encore moins successivement : ils opèrent **simultanément**. Mon esprit, et donc mon intelligence, est un esprit incarné. L'expérience, acte originaire de la connaissance humaine, n'est pas une sensation ou un ensemble de sensations, contrairement à l'analyse d'Occam, reprise par Descartes et Kant.

Pour Descartes, en effet, ce sont mes sens qui, indépendamment de mon intelligence, me font percevoir **ce qui est**. Or, mes sens peuvent me tromper – et donc je ne sais plus si le monde existe... En fait, ce ne sont pas mes sensations qui me mettent principalement en contact avec ce qui existe ; certes, elles y contribuent d'une façon nécessaire, mais toujours sous la mouvance de l'intelligence, qui seule est suffisamment transcendante (en raison de sa nature spirituelle) pour pouvoir saisir la réalité dans son altérité et donc dans son identité propre. Si l'expérience est l'acte conjugué de mon intelligence et de mes sens, le jugement d'existence, formellement, est l'acte propre de l'intelligence : formellement, les sens n'atteignent, dans ce qui existe, que les qualités sensibles. Seule l'intelligence est capable de reconnaître une présence, au-delà des qualités qui révèlent ce dont je reconnais la présence.

Ici, nous touchons ce qu'il y a de plus intime dans l'acte de connaître ainsi que dans la relation que j'entretiens avec **ce qui existe**. Heidegger lui-même, cherchant à redécouvrir le point de vue fondamental de la métaphysique, n'a pas vraiment pris en compte le jugement d'existence. La philosophie occidentale a « oublié l'être », précise-t-il, mais il devrait dire : « Depuis Occam, une telle philosophie a oublié la signification du jugement d'existence ». Heidegger reprend à son compte la même expression qu'Occam : « *datur* », ce qui donne en allemand « *es ist* ». La nourriture propre de l'intelligence, ce ne sont pas ses idées, ses concepts ou ses raisonnements, c'est le sens même que les choses lui livrent et, au-delà, leur propre réalité. L'attitude réflexive consiste à ne prendre en compte que les moyens que l'intelligence se donne pour accéder au réel, sans relativiser ses moyens par rapport au réel lui-même. Pour bien comprendre l'harmonie profonde de la personne humaine, il est essentiel d'affirmer la capacité qu'a notre intelligence de reconnaître l'autre en tant qu'autre. Une intelligence qui ne mobiliserait pas toutes ses énergies pour tendre vers un tel but s'enfermerait progressivement en elle-même et empêcherait toute croissance de la dimension cognitive et contemplative de la personne humaine.

Qu'est-ce que la métaphysique ?, U.L.S.H. 1980-1981, pp. 20-23

II. L'interrogation dans une métaphysique réaliste

Qu'est ceci (non selon ses apparences phénoménales, mais dans son existence radicale et foncière) ?

Nous vivons habituellement au milieu d'une quantité de réalités que nous nommons de telle ou telle manière parce qu'on nous a appris à les appeler ainsi. Lorsqu'un enfant montre une réalité du doigt et interroge pour savoir ce que c'est, on lui répond : « c'est un arbre, c'est une locomotive... » On apaise sa soif de connaître en lui donnant un nom au lieu de lui donner une explication. Le nom sert d'explication : c'est tellement plus commode ! N'est-il pas le moyen conventionnel – analogue à la pièce de monnaie dans l'ordre de l'échange – qui remplace la réalité ?

Le nom, comme moyen conventionnel, n'explique rien, mais permet de communiquer en interrogeant et en répondant. Dans l'interrogation, le nom (ou le pronom) est employé pour indiquer une réalité : qu'est ceci que je vois ? Qui est là ? Dans la réponse, le nom

remplace la réalité, il en est comme un substitut. Il satisfait d'une manière rapide et facile l'appétit de l'intelligence, mais ne saurait l'apaiser réellement, car celui qui interroge vraiment exprime une véritable insatisfaction de son intelligence : il sait son ignorance et veut savoir. Interroger, c'est exprimer le désir de lutter contre son ignorance, devant une réalité insolite qui étonne. Une réalité qui frappe l'attention, et dont on ignore la nature, éveille en effet une certaine curiosité, un désir de savoir. Celui qui interroge est ainsi dans une situation assez complexe : il sait qu'il ignore telle réalité qui l'intrigue, et il désire la connaître. Il sait donc déjà quelque chose, il voit le phénomène, il le connaît sensiblement, imaginativement, et il veut aller plus loin. C'est son intelligence qui s'éveille et veut saisir ; elle est en appétit de pénétrer jusqu'au plus intime de la réalité dont elle ne connaît que l'apparence, ce qui a frappé la vue, l'ouïe, le toucher...

Celui qui répond en disant « c'est un arbre, c'est un animal de telle espèce » etc., connaît ou du moins croit connaître et n'interroge plus. Il est satisfait et il communique ce qu'il sait (ou du moins ce qu'il croit savoir). Normalement, il devrait aider celui qui interroge, l'aider à découvrir lui-même ce qui l'intéresse. Il ne devrait pas se contenter de donner un nom ou une définition, mais indiquer à l'autre comment découvrir ce qu'il ignore. Souvent, celui qui répond n'a pas le temps d'expliquer ; plus souvent encore, il n'y pense même pas, n'étant pas dans le même climat d'inquiétude et de curiosité intellectuelle que celui qui interroge. Ajoutons que parfois il répond par un nom afin d'éviter tout dialogue, de peur d'être questionné plus profondément et de ne plus savoir quoi répondre ! Peu importe ici les véritables motifs de ce genre de réponse ; mais un fait est certain : en répondant ainsi, de façon purement nominale, on risque d'endormir celui qui interroge ou de lasser son désir ; car une intelligence qui n'a été nourrie que de noms finit par ne plus poser de questions.

Toute la méthode socratique a pour but de réveiller ceux qui croient savoir alors qu'ils ne savent rien, ceux qui, à ne s'alimenter que de noms (de signes substitués à la réalité, d'instruments substitués à la fin), ont endormi leur intelligence. Ceux qui, prétendant savoir, emploient les mots sans connaître les réalités qu'ils signifient et utilisent des définitions en ignorant leur signification, ceux-là se revêtent du manteau du philosophe : ils utilisent son langage en ignorant sa pensée. Ces sophistes et rhéteurs de tous les temps, l'ironie socratique les déjoue, manifestant au grand jour qu'ils ne savent rien et espérant par là éveiller en eux cette humilité intellectuelle qui interroge pour progresser, pour aller de l'avant. Tout rhéteur est un faux riche dans la vie de l'intelligence, et il se sert de la plus terrible des inflations : celle des mots. On comprend alors que la méthode de l'ironie socratique soit une approche merveilleuse de la pensée philosophique, un « décapage » purifiant l'intelligence de l'imaginaire et lui rendant sa capacité native.

Quand, au delà du nom, on veut saisir *ce qu'est* la réalité, on ne se contente pas du nom : ceci est un arbre. De nouveau, on interroge : qu'est-ce qu'un arbre ? À cette question, qui marque un palier dans la vie de l'intelligence (l'écorce, la gangue du mot est rejetée), diverses réponses peuvent être données : « l'arbre est un végétal ligneux dont la tige est nue à sa base et garnie de branches au sommet », etc. On peut définir l'arbre scientifiquement, en relevant toutes ses qualités propres ; on peut préciser qu'il s'agit d'un vivant de vie végétative, à la différence d'une pierre ou d'un animal. Ou bien l'on peut décrire ce qu'un arbre suggère, en voyant, par exemple, sa ressemblance avec l'homme. Par ailleurs, ce même *mot* « arbre » peut avoir d'autres significations : on parle, métaphoriquement, de l'« arbre du moulin », d'un « arbre moteur », d'un « arbre à cames », etc. Toutes ces réponses

peuvent satisfaire partiellement l'intelligence, car chacune possède un certain sens qui éclaire la réalité en question. Mais on peut aller plus loin et se demander : qu'est cette réalité particulière qui existe ?¹

Au lieu de s'arrêter aux caractères particuliers de cette réalité singulière, sa couleur, sa grandeur, sa figure, au lieu de s'arrêter aux modalités de ses opérations vitales, on peut se demander : qu'est cet arbre en tant qu'il existe, en tant qu'il est ? Qu'est-ce qu'exister pour lui ? On se demande alors, non plus seulement quelle est sa nature et quelles sont ses propriétés, mais quel est son être. En disant : « cet arbre existe », que veut-on dire exactement ?

On peut, effectivement, se poser cette question, et on y est même conduit — si du moins on laisse l'intelligence s'exercer librement ; car, alors, elle compare cet arbre aux autres réalités, voyant ses caractères propres et ce qu'il a de commun avec d'autres réalités. On est ainsi amené à comprendre que ce qu'il y a de commun est en même temps ce qu'il y a de plus profond dans cet arbre, ce qui, en lui, est le plus difficile à saisir.

Cette réalité (cet arbre) existe, comme toutes les autres réalités que nous expérimentons, que nous pouvons voir et toucher. Elle est comme toutes les autres réalités et, en même temps, elle est dans son individualité propre, elle est irremplaçable. Qu'elle vienne à être détruite, et quelque chose disparaît qui ne pourra jamais être remplacé. Comme l'affirmation « cette réalité existe » est loin de la seule réponse nominale « c'est un arbre » ! Car on commence alors à prendre intimement contact — un contact unique — avec cette réalité qui s'impose au regard, à l'interrogation, tout en leur échappant. On voudrait pénétrer au dedans de cette réalité, l'illuminer de l'intérieur, la rendre transparente au regard, à l'intelligence : elle paraît si opaque dans sa réalité, et pourtant si évidente dans son existence...

Qu'est l'être de cette réalité ? Voilà une interrogation fondamentale qui ouvre une voie d'accès à la connaissance métaphysique. C'est bien pour y répondre que la recherche métaphysique est entreprise. Cette recherche peut regarder tout ce-qui-est, mais toujours dans la perspective propre de cette interrogation. Et de cette interrogation rien n'est exclu : moi-même qui interroge, je puis en être l'objet, et me demander ce que je suis ; c'est même là que mon interrogation prend tout son sens et toute sa force. Je sais, tout en me posant la question, que je ne puis y répondre parfaitement ; je suis devant une interrogation qui demeure toujours, car elle n'a de limites ni en extension, ni en profondeur. Plus elle prend de sens, plus elle s'approfondit et veut pénétrer davantage ; plus aussi elle s'étend. Voilà l'interrogation métaphysique la plus propre, la plus simple.

L'Être. Recherche d'une philosophie première, tome I,
éd. Téqui, Paris 1972, pp. 74-77

¹ « Dans ce petit mot 'est', le plus vulgaire de tous, employé partout et toujours, c'est là que se trouve offert, mais caché, bien caché, le mystère de l'être en tant qu'être. C'est de l'objet le plus usuel de la connaissance commune que le métaphysicien va le faire sortir, le tirer de son ironique banalité pour le faire voir en face » (J. MARITAIN, *Sept leçons sur l'être et les premiers principes de la raison spéculative*, p.99).

III. Le jugement d'existence : « ceci est » et « je suis »

Qu'est-ce que la réalité existante, qu'est-ce que l'homme dans son être ? C'est la question primordiale et fondamentale. Elle se pose par rapport à nous-même, par rapport à notre ami, par rapport à l'autre : pourquoi et comment l'être est-il singulier en nous-même et dans l'autre ? Pourquoi est-il notre être et pourquoi est-il l'autre, à tel point que l'autre, considéré du point de vue de l'être, apparaît comme existant par lui-même indépendamment de nous ? Cette question est fondamentale et radicale. Nous pouvons dire : « Je suis », « l'autre est ». Qu'est-ce que l'être, unique à chacun et cependant commun à tous ?

Dans cette recherche, l'histoire de la philosophie européenne a connu un premier grand développement avec la philosophie d'Aristote en affirmant le primat de ce qui est sur la vie de l'esprit. Puis, très vite, la foi chrétienne a orienté cette recherche de l'être dans un sens spécial, Dieu affirmant par la Révélation : « Je suis ² ». Et de fait, un glissement s'est opéré à partir de là, la philosophie européenne insistant avant tout, avec le « je suis », sur l'affirmation du sujet par lui-même. C'est un fait que la Révélation chrétienne a permis le développement d'une réflexion philosophique et théologique sur la personne. Cela, en raison du mystère du Christ, en raison de la Révélation des Personnes divines, du mystère de la Très Sainte Trinité, et en raison de l'orientation personnelle de l'homme, comme sujet libre coopérant avec le don de la grâce, vers la béatitude surnaturelle. Mais si cette recherche s'est développée dans une grande montée depuis les Pères de l'Église jusqu'à saint Thomas d'Aquin, la théologie médiévale après lui, puis la philosophie moderne, se sont en quelque sorte repliées sur la subjectivité spirituelle. De sorte que, dans le développement de la philosophie occidentale, nous nous trouvons devant deux grandes périodes : l'une, commandée par l'affirmation « ceci est », l'autre qui la suit et la prolonge mais qui affirme avant tout : « Je suis » – nous pensons au *cogito* cartésien. N'y a-t-il pas eu une déchirure très profonde dans la philosophie européenne, un tournant qui sépare ces deux points de vue tout à fait différents et qui se développent de façon diamétralement opposée ? Il y a la philosophie première d'Aristote, commandée par le « ceci est », et la philosophie moderne, inaugurée par Descartes, qui développe l'affirmation « je suis »...

Ces deux points de vue sont-ils irrémédiablement opposés ? Pour résoudre cette question, il nous faut d'abord saisir que l'affirmation « ceci est » est tout à fait primordiale. En effet, notre intelligence est à la fois celle qui affirme « ceci est » et qui nie « ceci n'est pas » ; c'est encore elle qui affirme « je suis » et « je ne suis pas l'autre qui a son existence propre ». À travers ces diverses affirmations, notre intelligence apparaît comme relative à la réalité existante, celle-ci pouvant être aussi bien ce qui est autre, que nous-même qui existons. Mais si nous commençons par « je suis », nous nous enfermons en nous-même et nous ne connaissons les autres qu'à partir de nous. En revanche, en affirmant « ceci est », notre intelligence s'ouvre à toutes les réalités qui sont autres que nous. Dans l'affirmation « ceci est », tout l'accent porte sur « est » car le ceci est neutre, il est multiple ; dans l'affirmation « je suis », tout l'accent porte sur le « je » qui est unique. Nous sommes donc bien là en présence de deux perspectives toutes différentes : ou nous regardons en premier lieu ce qui est, l'être du ceci, ou nous regardons en premier lieu le je, le sujet.

² « Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui est » » (Ex 3, 14) ; « Si vous ne croyez pas que Je Suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jn 8, 24) ; « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis » (Jn 8, 28) ; « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham existât, Je Suis » (Jn 8, 58).

De fait, si nous regardons en premier lieu ce qui est, nous pouvons reconnaître que, parmi tous les jugements de l'intelligence sur ce qui est, il y en a un qui est privilégié, tout à fait spécial, celui par lequel nous affirmons : « je suis ». La primauté du jugement « ceci est » respecte donc la place unique et privilégiée de « je suis », jugement par lequel nous saisissons l'être de l'intérieur : chaque homme est seul à pouvoir dire de lui-même : « je suis ». Au contraire, si l'affirmation « je suis » devient première, « ceci est » paraîtra tout à fait secondaire et dépendant du sujet connaissant. C'est bien ce qu'implique la position de Descartes. L'existence y apparaît comme dépendante de la pensée ; elle est donc relative à la pensée, elle n'est saisie que dans le sujet. L'affirmation de l'être à partir de la pensée nous enferme dans notre existence : c'est *moi* qui existe. En revanche, dans le jugement « ceci est », l'accent est mis sur l'être du ceci, parce que le « ceci » est divers : ce caillou est, cette table est, cet homme est ; l'être est toujours le même dans la diversité.

Il y a donc dans le jugement « ceci est » un primat de l'objectivité de l'être et dans « je suis » un primat de l'affirmation du sujet par lui-même. Or, dans le jugement, l'intelligence cherche en premier lieu une objectivité : nous énonçons quelque chose d'une réalité (« Pierre est assis ») et ce que nous affirmons est relatif à une réalité existante que nous expérimentons. Cette objectivité conduit donc à une universalité, celle de l'être : « ceci est », cela peut être n'importe quelle réalité. C'est donc une affirmation universelle qui demeure en même temps singulière, car nous n'expérimentons pas l'être mais *telle réalité* dont nous affirmons qu'elle est. Dans le jugement « ceci est », la singularité s'inscrit dans l'universalité ou l'universalité s'inscrit au-delà de la singularité ; le singulier n'exclut donc pas l'universel. Au contraire, dans « je suis », le singulier exclut l'universel : je suis unique, singulier dans mon être. Seul le jugement « ceci est » nous permet donc de découvrir ce que l'être est en propre : il est à la fois universel et singulier. Mais si le « je suis » est premier, donc si la singularité du sujet absorbe l'être, le singulier ne pourra devenir universel que s'il est Dieu ou s'il se nie lui-même – ce sont les deux perspectives de l'idéalisme.

En affirmant la primauté du jugement « ceci est », nous affirmons donc que l'être est au-delà du subjectif et de l'objectif, au-delà de l'universel et du singulier. Il a quelque chose d'unique et le propre de l'intelligence est de le saisir. Pour exprimer ce caractère propre de l'être, nous dirons qu'il est analogique. Selon l'expression d'Aristote, « ce qui est, est dit de multiples façons ³ » : il est dit d'une manière singulière, il est dit d'une manière universelle. Ce qui est, est donc au-dessus de l'objectivité et de la subjectivité, il est premier. Nous sommes bien là à la racine de tout ce que nous affirmons puisque le jugement « ceci est » se retrouve dans toutes nos autres affirmations.

Retour à la source. *Pour une philosophie sapientiale*, tome I, Fayard (Bibliothèque de culture religieuse), Paris 2005, pp. 72-74

³ Cf. *Mét.*, A, 9, 992 b 19 ; Γ, 2, 1003 a 33 ; Δ, 7, 1017 a 6 sq. ; Z, 1, 1028 a 10.